

LA PRISE DU POUVOIR PAR L'HYGIENE

L'haleine des faubourgs, c'est le beau titre trouvé par la revue *Recherches* pour son numéro consacré au thème « *Villes blêmes, corps évariés* ». « *Que d'esprits épaissés — per les nouvelles possibilités d'accession à la propriété — et combien de communistes, désormais fiers de leur maisonnette et jaloux de leur petite propriété, ramenés dans le droit chemin !* ». Mais, avant d'en arriver là (1929), que de transformations ont dû subir les cités, encore pour une part moyennâgeuses au début du 19^{ème} siècle, au long de la course à l'industrialisation.

L'industrialisation, c'est aussi les industrialisés, les bras qui la font tourner et qui parfois se croisent plus ou moins volontairement. A partir des pratiques de charité, un article (« *Le Londres des réprouvés : de la « démolition » à la « dégénérescence* ») retrace la gestion sociale de « *cette classe sans conteste placée plus bas que l'ouvrier dans l'échelle sociale et numériquement très importante* ». Période importante pour les temps modernes où, simultanément à l'idée de services sociaux (assurances, retraites, etc) s'agitent des projets « *visant à isoler et circonscrire les déshérités, établir les centres de détention pour les « fainéants », séparer les enfants pauvres de leurs parents « dégénérés » ou expédier le résiduum par-delà les mers* »...

Un autre exemple d'éradication de « *moyen-âge* » est celui du démantèlement de la corporation des chiffonniers parisiens (« *classe malspropre, classe dangereuse* »). Singulière corporation, munie d'une identité de groupe très forte, que ses individualistes travailleurs de la nuit voués, en même temps qu'au ramassage des ordures, au recyclage des déchets. L'intérêt de cet exemple modeste est de montrer comment le « *progrès* » (une gestion hygiéniste des ordures) s'accomplit dans la foulée d'une mise au pas sociale (exercée contre les « *errants* » et « *marginés* » de la chiffie).

Le problème se retrouve, déplacé mais proche, avec « *L'habitat ouvrier dans l'Allemagne impériale* ». A l'urbanisation spéculative galopante, mais qui avait pour corollaire à la fois l'instabilité et la promiscuité des classes populaires, répond l'extension à certaines couches du prolétariat industriel des modes d'habitat (et par la même de structure familiale et de comportements sociaux) « *petit-bourgeois* ». Ce qui ne va pas sans effets pervers jusqu'à l'intérieur du mouvement ouvrier : aristocratie ouvrière et appareil bureaucratique y deviennent, comme

naturellement, par leur stabilité, hégémoniques... L'exemple anglais est également examiné et on lui emprunte la philosophie de cet urbanisme : « *L'urbanisme moderne ne naît pas avec ces percées (celles du baron Haussmann, ndr) mais avec les techniques qui permettent de saisir et de quantifier certains phénomènes urbains, de fabriquer de nouvelles images de la ville, de capter et de distribuer l'eau, d'organiser le drainage, mais aussi d'éclairer les rues, de surveiller les halitants* ».

Pour clore la première partie, « *la science, le travail et le ménagère* » reprend un thème abordé dans un précédent numéro de *Recherches*, *Disciplines à domicile : l'organisation scientifique du travail domestique*.

La deuxième partie est intitulée « *Eugénisme du dégénéral* ». Un rapide portrait du médecin français au 19^{ème} siècle s'imposait (il s'agit d'un extrait d'un ouvrage de Théodore Zeldin sur lequel nous aurons l'occasion de revenir).

Ah, le « *péril vénérien* » ! Le sujet est sans doute moins inactuel qu'il ne paraît : on assiste depuis quelque temps à des tentatives d'en réchauffer les restes, courbes épidémiologiques à l'appui. Qu'une éminente sommité médicale ait pu écrire, au début du siècle, à propos de la blennorragie, « *c'est le grande peste de notre siècle* » laisse rêveur. Les grands délires syphilophobiques du tournant du siècle restent un cas d'histoire des idéologies (ils ne recourent pas les données empiriques sur la réalité des malades). Dans le colimateur : les jeunes et surtout les prostituées. « *De même que la prostituée se trouve au centre du tragique de ce temps parce qu'elle porte en elle et symbolise tout à la fois le mal vénérien, l'alcoolisme et la tuberculose, de même autour et en fonction du péril vénérien tend à s'ordonner d'une certaine façon le réflexion sur la sexualité* ». La relève du carcan religieux a parfois de singuliers détours...

L'haleine des faubourgs, à la belle époque, se charge volontiers d'effluves alcoolisées : le nombre de débit monte en flèche, en même temps que la teneur en alcool des boissons. Cet « *alcoolisme social particulièrement intense* » se trouve pris au carrefour d'un réseau complexe — « *modèles de résidence, routines de travail, budgets familiaux* » — mais aussi émergence des loisirs populaires (« *alcoolisme social à la belle époque* »)... Phénomène complexe (sur lequel, simultanément se fonde une industrie et un secteur économique)

mais qu'un certain « *discours bourgeois* » se charge de couvrir : « *le plupart du temps, les « trois-huit » (l'adoption de la journée de huit heures, ndr) servirait au cabaret et au cabaretier (...) si on veut relever l'ouvrier, il faut commencer par affranchir des pires exploitateurs qui le tyrannisent, c'est à dire de ses vices* ». Outreances certes que cette phrase, mais symptôme entre autre de la charge proprement mythique (et répressive) que l'alcoolisme implique dans le discours dominant (qui le

répercute dans toute la société). (« *Débats de boissons et discours bourgeois* »).

Or, simultanément, a lieu « *un tournant important dans l'évolution de la médecine contemporaine* » : quasi-disparition des grandes épidémies (choléra, typhoïde) et mise en avant de préoccupations nouvelles (mortalité infantile, tuberculose mais aussi syphilis et alcoolisme). Tournant important surtout dans la mesure où si « *dans la plupart des cas, on n'a pas trouvé de*

médicament capable de guérir, on s'est aperçu qu'on pouvait prévenir les maladies par une action portant à la fois sur l'individu et sur l'environnement ». Moralisme et mise en fiche, là encore, confortent le « *développement de l'hygiène publique* »... (« *Les maladies populaires à Paris* »).

Combien, parmi ceux et celles qui ont milité pour la liberté de la contraception et de l'avortement, connaissent leurs lointains ancêtres néo-malthusiens ? Et que, combien savent face à ce mouvement populaire, militant notamment pour l'usage du préservatif, « *Laissez-les vivre* » s'appelaient (entre autre) « *Fédération des sociétés contre la pornographie* » ? Il est vrai que la guerre de quatorze et le culte de la chair à canon a plongé pour longtemps le « *néo-malthusianisme* » en sommeil.

L'examen des hôpitaux parisiens (leur extension dans la ville aussi bien que leur fréquentation) permet de saisir — dès 1850 — un renversement : à l'intégration-assomption de la misère et de la maladie au sein de l'urbain succède leur exclusion au profit de l'industrie. On comprend que l'article « *Assistance et urbanisme* » recoupe et corobore la plupart des aspects précédemment évoqués.

Ainsi naît, peu à peu, la « *Cité eugénique* » : « *il faut voir l'hygiéniste comme un homme de pouvoir, un homme d'Etat presque* ».

G. DUPUY

L'haleine des faubourgs, *Recherches* n°29, décembre 1977.

* Le numéro de février de *Recherches* est consacré à une monographie de G. Lamarche-Vadel et G. Préli intitulée *L'asile*. Non pas le système asilaire en général mais surtout un asile précis, celui de Ville-Evrard. Les auteurs remontent à la loi de 1838 (prévoyant l'internement des aliénés mentaux) et suivent à la trace (administrative) « *l'intention* » du système asilaire dans le département de Seine — exemple de gestion de la folie (l'asile n'est jamais distinct d'une comptabilité, financière et humaine — ainsi quand le préfet Haussmann expédie « *ses* » fous dans la colonie agricole de Ville-Evrard). La seconde partie, « *Bruits de serrures* », montage d'interviews de membres du personnel de Ville-Evrard nous fait sauter les grilles, non parfois sans frisson...

L'Asile, de Gaëtane Lamarche-Vadel et Georges Préli, *Recherches* n°30, janvier.



Chiffonniers du XIX^e siècle

(Document Roger Viollet)